

24 images

24 iMAGES

Robert Kramer, le chêne renversé

Janine Euvrard

Number 101, Spring 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24135ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Euvrard, J. (2000). Robert Kramer, le chêne renversé. *24 images*, (101), 30–30.

ROBERT KRAMER, LE CHÊNE RENVERSÉ

PAR JANINE EUVRARD

Robert Kramer est mort le 11 novembre dernier à Rouen, d'une méningite. Il venait d'avoir 60 ans. Cinéaste engagé, Robert Kramer était né aux États-Unis. Sa participation à la lutte contre la guerre du Viêt-nam est sans doute ce qui le conduisit à s'intéresser aux combats pour la décolonisation, à la situation de différents pays du tiers monde et de pays sortant du colonialisme, ex-colonisés ou ex-colonisateurs comme le Portugal, puis à quitter l'Amérique pour résider en Europe, principalement en France, à la fin des années 70. Cinéaste engagé, voire militant (avec le groupe Newsreel de 1968 à 1972), Kramer s'est cependant toujours interrogé dans ses films sur le sens de sa participation à l'événement et, simultanément, sur la forme de son cinéma.

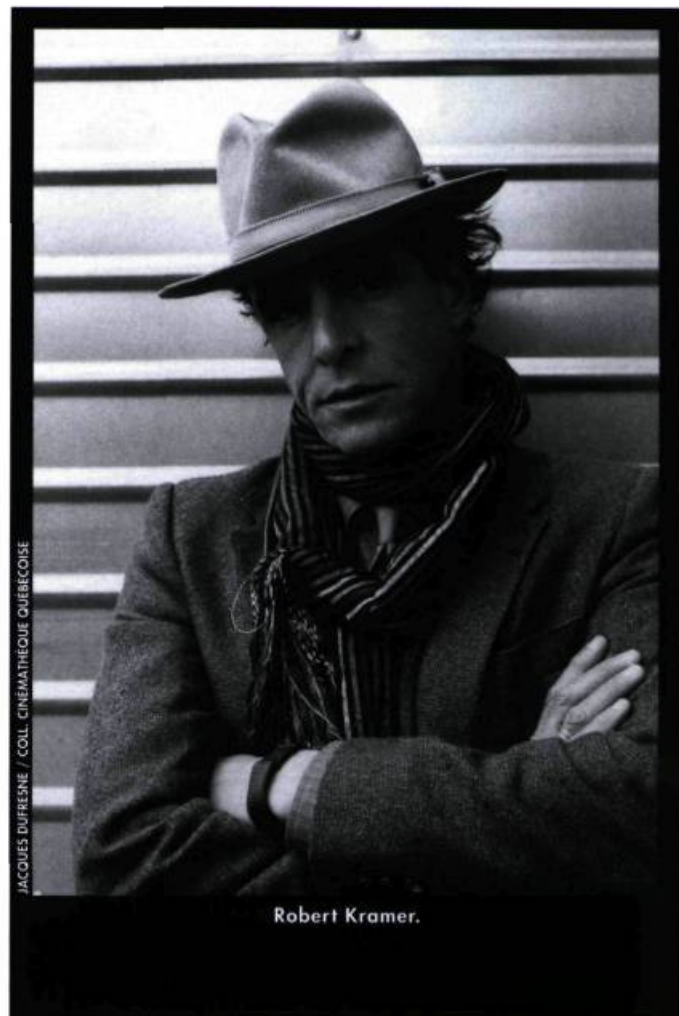
De *In the Country* (1966) à *Walk the Walk* (1996) en passant par *Milestones* (1975), *Doc's Kingdom* (1987) et *Route One U.S.A.* (1989), un road movie, regard d'un exilé sur le pays qu'il a quitté, il réalise, plutôt que des documentaires *stricto sensu*, des films-essais où il met en scène une réflexion sur l'état du monde, les rapports des individus avec leur passé, avec l'histoire, avec les lieux où ils vivent, avec le temps et l'espace qu'ils traversent.

En 1996, Robert Kramer tourne *Walk the Walk*, voyage de la Provence à Odessa, méditation sur l'état du monde et plus particulièrement de l'Europe. Il consacre l'année 1998-1999 à l'enseignement, au Studio national des arts contemporains du

Fresnoy à Roubaix. *Cities of the Plain* est le titre d'un film qu'il venait de terminer dans les ruelles et les bars du quartier de son école, film qu'il a tourné avec la communauté kabyle de Roubaix.

Robert Kramer partageait sa vie entre son appartement parisien et son «refuge» comme il l'appelait, une maison au bord de la Seine entre deux ports, Le Havre et Rouen. Il disait de ce nouveau pays d'adoption: je suis dans le pays de Proust et de Flaubert, près de la route des abbayes, près de l'endroit où la fille de Victor Hugo s'est noyée, dans un des coins les plus délabrés de la Normandie. Tout est pauvre ici, les jeunes s'en vont, et ceux qui restent se demandent ce qu'ils attendent. C'est un pays de ploucs, un trou de bout du monde. C'est peut-être pour ça que nous l'aimons. J'en aime les gens, j'aime le paysage.

Cet hiver, une tempête a dévasté plusieurs régions de France. En sortant de chez moi, j'ai vu certaines rues coupées par des arbres entiers qui gisaient déracinés, étendant leurs racines vers le ciel: un spectacle de désolation totale. Et tout à coup j'ai pensé à Robert Kramer. Il y avait comme de l'indécence à voir ces arbres qui quelques jours auparavant étaient encore pleins de vie. Kramer était comme ces arbres. Il était beau, il respirait la force, une force tranquille. J'ai eu le bonheur de lui rendre visite chez lui pour un entretien pour *24 images* (n° 92, été 1998). Lorsqu'il m'a ouvert la porte, il en remplissait tout l'encadrement. Sa poignée de main était franche et chaleureuse, ainsi que



Robert Kramer.

son sourire. Il insistait pour parler français, un français parfois pittoresque, le français de quelqu'un qui avait voulu s'intégrer, vivre en symbiose totale avec la France, son pays d'adoption. Il avait le tutoiement facile et tout de suite ce large sourire qui vous mettait à l'aise. Nous avons parlé de longues heures. Je suis repartie sur ce sourire, mon entretien et des photos sous le bras, avec la promesse de nous revoir bientôt...

Je voudrais terminer sur ces dernières paroles d'une entrevue que Robert Kramer avait donnée à Patrick Leboutte, parue le 19 novembre dernier dans l'excellent premier numéro de la revue *L'image, le monde*: «Je viens d'avoir 60 ans et c'est incroyable cela. [...] Je n'ai jamais pensé dépasser un jour les 40 ans. Mon père est mort à 58 ans, je n'ai aucune référence pour

vivre cet âge-là, et donc la seule référence que j'ai c'est moi, avec un pied dans une époque dont il ne reste que des chutes et l'autre dans ce qui s'annonce comme une nouvelle civilisation, avec une autre idée du corps, un autre fonctionnement mental, un autre rapport au langage. Communiquer par e-mail est-ce vraiment parler? Quel plaisir apporte la sensualité par images de clavier? Je me demande si, pour les nouvelles générations, le monde n'est pas définitivement épuisé. Dans ces conditions, je ne sais plus très bien comment parler de transmission. Peut-être même n'est-ce plus très bien de vouloir transmettre, cela peut devenir une posture. Ce qui est bien, je crois, c'est de vouloir travailler et d'aller au bout de sa pensée. Ensuite on verra bien.» ■